

Le Samedi

VOL. III.—NO. 25

MONTREAL, 28 NOVEMBRE

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

QUAND LE CŒUR A PARLÉ



Le brun est plus beau et plus intelligent ; mais le blond est plus riche. Du reste, la vie est si courte que je n'aurai pas le temps de m'apercevoir de sa laideur. Comme j'ai toujours aimé l'argent, ça sera véritablement un mariage d'amour.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 NOVEMBRE 1891.



Quand on vit dans un lieu retiré, on vit des
airs.

On dit que les lettres les plus piquantes, c'est
les P.

A la campagne, les vignes pleurent et chez le
confiseur les *suceries*.

Celui qui trouvera un ballon dirigeable sera
sûrement porté aux nues!

Rien qu'avec une plume un homme a la faculté
de passer pour un dinde.

L'homme le plus sensible quand il arrive un
malheur, c'est celui qui donne le premier *la larme*.

L'ingratitude est maintenant tellement à la
mode, qu'il n'y a plus de reconnaissance... qu'au
Mont-de-Piété.

"La victoire n'appartient pas toujours au plus
fort," disait un juge en décrétant à l'Exposition
le premier prix de beurre.

Les Esquimaux ne peuvent se faire à l'idée
qu'il y ait un enfer; ce serait un trop grand bien-
fait de pouvoir se chauffer à leur saoul.

"Dieu n'a qu'un front: lumière! et n'a qu'un nom:
[Amour!]
...Aveugle qui croit lire, et fou qui croit savoir."

Réflexion attribuée à un de nos députés les
plus en vue.

Le ministère est l'inverse d'un moulin. L'un a
sa *tactique* et l'autre son *tic-tac*.

Un individu est venu demander une paire de
souliers, imitation de *scandales*. Ou il voulait
dire *sandales*, ou c'est de là que doit venir l'ex-
pression: *trouver chaussure à son pied*.

Rien n'exaspère plus une femme qui constate,
après s'être protégé la vue pendant toute une
soirée contre l'éclat du gaz, qu'elle a oublié son
plus gros diamant sur son bureau de toilette.

Poivribus, pour se dégriser, s'en fut boire un
bon café, et, pour ce faire, au lieu de sucre, dans
son *verre mit sel*. Cela lui a, dit-on, fort bien
réussi.

Avis aux amateurs.

Deux combles en passant.

Celui de l'art pour un barbier:

Raser la terre et l'eau.

Pour un policier:

Arrêter le mouvement de rotation de la terre.

Il y a eu dernièrement dans l'état de New-
York un procès remarquable en divorce. La
défenderesse a produit 165 lettres que son époux
lui avait écrites avant leur mariage. Il en en-
voyait jusqu'à cinq par jour, et la plus petite
contenait six pages. Ils ont été six mois mariés
et déjà l'amoureux mari lui frottait les oreilles.

AMEUBLEMENT D'ÉCOLE

Fauteuils d'académie.
Tables de multiplication,
Formules d'algèbre,
Feu grégeois,
Chandelles romaines,
Cartes à jouer,
Arbres historiques—avec *racines* grecques.

PLUS OU MOINS

Le général (en inspection).—Etes-vous satisfait,
colonel?

Le colonel.—Oui, mon général.

Le général.—Et les vivres? Y a-t-il de vos
hommes qui en reçoivent plus et d'autres moins?

Le colonel.—Non, mon général; ils en re-
çoivent tous moins.

LE CHANT DU CYGNE

La mère (la veille du mariage de sa fille).—
Ton fiancé a l'air bien difficile; je crois qu'il fait
trop de conditions.

La fille.—Laisse faire, maman, ce sont ses
dernières volontés.

UN COCHER DU GRAND MONDE



Dame à la recherche d'un cocher.—Ainsi, vous avez
déjà conduit deux chevaux!

Cocher.—Très souvent, madame.*La dame*.—Chez qui?*Cocher*.—Chez mon père.

La dame.—Comment? Votre père tient une voiture à
deux chevaux?

Cocher.—Ah! non, pas une voiture: mais une char-
rue. C'est moi qui les menais.

AIMONS-NOUS!

SONNET

Aimons-nous, aimons-nous, ô ma brune charmante,
L'avenir nous promet ses charmes les plus doux:
Aimons-nous, aimons-nous!... L'amour qui nous en-
[chante]
Va nous unir un jour. Mon bel ange, aimons-nous!

Aimons-nous! et songeons, en notre âme constante,
Aux souvenirs passés qui nous rendent jaloux;
Aimons-nous, aimons-nous, ô beauté ravissante;
Ecoute mon appel. Je t'implore à genoux!...

Comme un ange du ciel, descendu sur la terre,
Viens goûter les douceurs d'une amitié sincère;
Viens goûter le bonheur, l'amour et le plaisir.

C'est pour toi, tu le sais, que mon âme est joyeuse,
Depuis ce jour béni de la rencontre heureuse
Où je vins près de toi, t'aimer et te chérir.

ENTRE BONNES AMIES



Eulalie.—Il m'a dit que j'étais bonne comme du sucre.
Adèle.—Il n'a pas ajouté: "en poudre"?

MOTS D'ENFANTS

Juliette.—Mon oncle, un nouveau-né qui a été
nourri avec du lait d'éléphant a gagné vingt
livres dans une semaine.

L'oncle.—Y penses-tu?... A qui appartient ce
bébé-là?

Juliette (toute radieuse).—A l'éléphant, c'est
son bébé.

La tante.—Où es-tu rendue dans ta classe?

Justine.—J'apprends la poésie.

La tante.—Sais-tu ce que c'est que la poésie?

Justine.—Oh! oui; c'est toutes des lignes qui
se terminent pareilles et qu'on ne comprend pas.

La mère.—Non, chérie, le docteur m'a défen-
due de te faire la lecture.

Marie.—Eh bien! fais-la pour toi, à haute
voix.

Le père.—Es-tu fatigué, Bobbie?

Bobbie (après une longue marche).—Non, mais
je sens que mes chaussures commencent à peser.

LE DANGER DES CHANGEMENTS
BRUSQUES

Un peintre décorateur, fatigué d'avoir des em-
ployés toujours ivres, fait annoncer qu'il a besoin
d'un ouvrier absolument tempérant.

Il en vient un qui, après avoir montré ses
papiers et certificats; fixe le choix de l'artiste.

Quelques jours plus tard, son maître le trouve
complètement aviné.

—Vous! dit-il. Comment pouvez-vous mentir
à ce point? N'avez-vous pas signé l'engagement
de ne plus boire?

—Oui, répond l'ivrogne, mais ça ne commence
que la semaine prochaine; il n'est pas daté.

TRÈS ENCOURAGEANTE

Lui.—Croyez-vous que votre père me refuse-
rait votre main?

Elle.—Je ne sais; oui, s'il est comme moi.

LES PERSÉCUTIONS DE L'INTERVIEW



Domestique.—Un journaliste désire vous interviewer.
Ministre.—Dites lui que j'ai une extinction de voix qui m'empêche de parler.
Domestique.—Il dit qu'il vous posera certaines questions auxquelles vous pourrez faire signe de oui ou de non.
Ministre.—Dites lui que j'ai le torticolis.

PINCÉE DE CONSEILS

Ne mettez jamais de cornichons dans un vase où il y a eu du saindoux.

Ne laissez jamais tremper vos légumes dans l'eau, après qu'ils ont été cuits.

Une écaille d'huître dans la théière, empêche la formation d'une croûte à l'intérieur.

Le jus de la moitié d'un citron dans un demi verre d'eau, est un remède excellent pour les maux de tête.

Si vous voulez conserver votre sel de table sec, mêlez une cuillerée à thé de farine de blé d'Inde dans une soucoupe de sel.

On fait un vernis superbe pour meubles avec de l'huile douce, du vinaigre et de la gomme arabique en parties égales.

Pour faire reluire une théière ou une cafetière en zinc, frottez-les avec une guénille trempée dans de l'huile à lampe.

Pour se préserver des bronchites et se nettoyer la gorge, il n'y a pas de meilleur gargarisme qu'un peu d'eau et de sel.

De la vitre réduite en poudre très fine, avec un blanc d'œuf, donnent le meilleur ciment possible.

L'huile de charbon rend les chaussures, durcies par l'eau, aussi souples que des neuves.

Les taches de peinture, vieilles et sèches, disparaissent facilement à l'aide du chloroforme. Il faut en premier lieu couvrir la tache avec de l'huile d'olive ou du beurre.

NOBLESSE OBLIGE



Poulin d'un an voyant une fourche pour la première fois.—Pas possible ! Parce que j'appartiens à un gentleman farmer, ils veulent me forcer à manger mon foin avec une fourchette !

PRIS SUR LE VIF

Au guichet du chemin de fer, Gare Windsor.

Le paysan.—Une deuxième, retour, pour Vaudreuil.

Commis de billets.—Soixante-cinq cents.

Le paysan.—Vous voulez plaisanter. Ça serait plus cher que d'aller.

Commis.—C'est un aller et retour que je vous donne.

Le paysan.—Je ne veux qu'un retour seulement.

Commis.—Si vous vous fichez de moi, il faut le dire.

Le paysan.—Pas du tout. Voici : J'ai, Gros poiron qui m'emmena sur son dos. Seulement, comme je passions par ici, j'ons voulu m'assurer d'un retour, pensant qu'y z'étions moins cher à Montréal qu'à Vaudreuil.

LA VRAIE POLITIQUE

Monsieur B.—Comment ? Tu demandes encore un chapeau neuf ; je parie que madame A. n'en a pas un tous les deux mois, comme toi.

Madame B.—Je le sais, mais aussi, elle n'a pas, comme moi, un bon petit mari gentil.

Monsieur B.—Eh bien ! je suppose qu'il va falloir l'acheter.

MÉPRIS DE COUR



Père Penouté.—Monsieur le juge, je m'en rapporte à ma bonne réputation. Vous ne m'avez jamais vu devant la cour n'est-ce pas ? ... Non, hein ... J'ai toujours évité avec soin les places de mauvaise réputation ; et vous allez croire, de préférence, cet avocat qui est toujours ici.

IL EST MINUIT

A cette heure elle dort et peut-être elle rêve,
 Tandis que je pâlis, loin d'elle, tout pensif
 Comme le voyageur, isolé sur la grève,
 Arrêté par quelque récif.

Je vais à l'aventure, ainsi que le pilote,
 Prisonnier sur sa nef, captif dans sa prison,
 Qui vogue sur les mers où son frère esquif flotte,
 Sans son étoile à l'horizon ...

Et j'en suis là, rêveur ... — Oh ! qu'est-ce qui me voile.
 Mon astre, à moi ? pourquoi des nuages aux cieux ? —
 Console-toi, mon cœur ! — le nocher perd l'étoile, —
 Mais en toi brillent ses beaux yeux !

.....
 Elle dort à cette heure ; en mon âme elle veille.
 Elle rêve peut-être, et moi je songe encore :
 — Dors, mon bel ange, dors, sans cauchemar sommeille,
 Fais un beau songe ... un rêve d'or !

CE N'EST PAS UNE RAISON

Alfred.—Entrons dans ce restaurant, nous mangerons.

Jules.—Non, je n'ai pas faim.

Alfred.—Ça ne fait rien, la faim te viendra afin la fin du lunch.

L'AMITIÉ FIN DE SIÈCLE



Charles Petit.—Prête moi donc dix dollars !
Pierre Colosse.—A te dire vrai, je suis dans la gêne ; surtout après le cent piastres que je t'ai prêté la semaine dernière.
Charles Petit avec dépit.—Alors l'amitié n'est qu'un nom.
Pierre Colosse.—Non ; je crois que c'est une compagnie de prêt à fonds perdus.

ANNONCE ATTRAYANTE

Un monsieur qui a acheté un trousseau complet de lingerie, marqué "A. G.", nom de sa fiancée, morte quelque temps avant son mariage, désire faire la connaissance d'une jeune fille à marier ayant les mêmes initiales, afin d'éviter des dépenses inutiles.

PROGRÈS RAPIDE

Henri.—Eh ! Comment ça va-t-il ? Je ne t'ai pas vu depuis vingt ans. Et ta petite femme de dix-sept ans que tu as épousée avant de partir ?
Jos.—Je l'ai encore. Elle a vingt-deux, maintenant.

CONTAGIEUX

M. de Grosel.—Dites donc, docteur, est-ce que l'insomnie est une maladie contagieuse ?

Docteur.—Pas du tout ; qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

M. de Grosel.—C'est que quand le bébé est troublé d'insomnie, ma femme ne dort pas, et moi non plus.

UN MAUVAIS CŒUR



Cohn.—C'est donc un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein !
Ludovic.—Comment cela ?
Cohn.—Voilà quatre fois de suite que je te paie tes chars urbains ; et tu refuses de me prêter cinq piastres !

DEMOISELLES D'ACADEMIE EN PROMENADE



I

Avant d'arriver au coin de rue.



II

En tournant.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Charmante réponse d'une mère :
 Quelqu'un lui demandait :
 — Quel est celui de vos enfants que vous préférez ?
 — Celui qui n'est pas là, dit-elle avec conviction.

Dans un salon où l'on fait de la musique.
 Une dame essaie de chanter une romance.
 Après le premier couplet elle dit, en minaudant :
 " Je l'ai prise trop haut ; je vais descendre en mi."

Un auditeur, gracieusement :
 " Inutile, Madame, restez-en là !"
 Tête de la dame.

A propos de la rentrée des classes :
 — Eh bien ! j'espère que tu seras mieux placé cette année...
 — Oh ! oui, papa, j'ai eu trop froid l'hiver dernier ; je vais tout de suite me mettre auprès du poêle.

On demande à Toto :
 — Lequel aimes-tu mieux des confitures ou de grand'maman ?
 Après avoir réfléchi, Toto se met à fondre en larmes.
 — Pourquoi pleures-tu ?
 Toto, toujours sanglotant :
 — Parce que, si je dis que j'aime mieux grand'maman, je ferai un mensonge ; et, si je dis que j'aime mieux les confitures, on me donnera le fouet !

Lycée de jeunes filles.
 La professeuse d'histoire interroge la plus docte de ses élèves :
 — Par qui la Maison de Bourgogne fut-elle ruinée ?
 Et l'élève répond :
 — Par le phylloxera !!!

Aux Etats Unis :
 La femme d'un individu qu'on est en train de juger, attend, tout anxieuse, devant la porte de la salle des délibérations.
 Sort un huissier.
 — Dites-moi, Monsieur, lui demande-t-elle, d'un ton suppliant, les juges ont-ils fini ? Se sont-ils mis d'accord ?
 — Oui, Madame ; les uns voulaient de la limonade, les autres des bocks ; enfin, ils se sont tous prononcés pour la bière et je cours la chercher.

Nos bons jardiniers.
 — Anselme, il faut venir à l'instant relever devant la maison le lierre que la pluie a détaché.
 — Oui, Madame, dès que j'aurai fini avec celui de la clôture.
 — Non, tout de suite.
 — Mais, Madame, on ne peut pourtant pas courir deux lierres à la fois.

Quelle différence y a-t-il entre un monsieur qui voyage pour une maison de commerce et le ministre des Travaux publics ?
 — ?
 Il n'y en a pas, puisqu'il est comme Yves voyageur.

Réflexions de Calino :
 C'est égal, il faut que j'aie une fameuse santé pour ne pas être plus malade que je ne suis, ayant une maladie aussi grave.

Un prédicateur pathétique faisait pleurer tout son monde, hormis un seul homme.
 De pieux voisins dirent à celui-ci :
 — Comment est-il possible que vous ne soyez pas ému ?
 — Je ne suis pas de la paroisse, répondit cet homme.

Jeune ménage :
 — Sortirons-nous, ma chère amie ?
 — Non, vous savez bien que je déteste le monde.
 — Il vous le rend bien !

Le facteur d'une petite commune assiste à un banquet de Comice agricole.
 A la fin du repas, il porte un toast à M. le maire.
 — Je bois à M. le maire, s'écrie-t-il.
 Alors le maire, d'un air aimable :
 — Et moi je bois aux lettres.

Il y a à Paris un carrefour connu sous le nom de Carrefour des écrasés.
 A New-York, il y en a deux ou trois.
 Un restaurateur installé à l'encoignure d'une de ces voies, a placé sur sa terrasse l'inscription suivante :

D'ici on voit écraser les passants

C'est un des restaurants les plus fréquentés de New-York.

Deux anciens pensionnaires de Poissy se retrouvent et se font naturellement des confidences.
 — Moi, dit le premier, je suis assez content : le mois dernier, je suis entré dans une maison de banque.
 — La nuit ? demande le camarade.

Mme Camusot est au plus mal ; la bonne, qui vient d'accompagner le docteur, rentre dans l'antichambre.
 — Eh bien ? interroge la malade d'une voix anxieuse.
 — Ah ! Madame, je suis bien contente ; ça va aller mieux. Le docteur m'a dit, dans l'antichambre, que Madame n'avait plus longtemps à souffrir.

LES CONTRASTES

L'on parle de mariage, la conversation s'anime, l'on passe en revue les différents genres de femmes et de maris.
 Joligarçon. — Moi, j'aime les contrastes ; je prendrai une belle femme.
 Mademoiselle Pointeuse. — Prenez donc une femme d'esprit, le contraste serait plus grand encore.

LA SAUCISSE VIVANTE

(Histoire d'un monsieur distrait.)



I
De la Petaudière. — Est-elle fraîche cette saucisse ?
Charcutier. — Fraîche ? A peine si l'animal est mort.

II
De la Petaudière. — Tiens, si je l'assaisonnais au Madère ? Entrons.



III
— Garçon, de la popote, votre cantine ! Voilà trois verres que j'essaie, c'est imbuvable. Je vous donne une dernière chance. Un cognac.

IV
Contention d'esprit.



V
Minette à la découverte.

VI
Une trouvaille.



VII
Etude à fowls.

VIII
Rapport de progrès.



IX

— Ciel ! Ma saucisse qui est revenue en vie !

BAILLEMENT

L'ennui me prend, c'est mauvais signe :
Moi si joyeux et si discret,
C'est tout au plus si je suis digne
D'habiter au fond d'un désert.

C'est bien pis que le chant du cygne
Qui de la mort est le concert,
Car devant moi le temps aligne
Des jours où ma gaieté se perd.

Mais, j'y songe, il est un remède :
Le sommeil qui me vient en aide
Pour mieux m'isoler du dehors,

Et quand la tristesse me pèse,
Dans mon voltaire, bien à l'aise,
Je m'étire, baille et m'endors !

ÉPITAPHE CÉLÈBRE

René Boudier, qui fut un enfant prodige (car dès l'âge de douze ans il savait le grec, le latin, l'espagnol et rimait en français de la plus agréable façon), devint à la fois un savant et un artiste amateur assez distingué. Il cultivait l'histoire, la géographie, les mathématiques, la rhétorique, jouait du luth, dessinait, peignait. Un peu avant de mourir, après une longue vie, durant laquelle il avait professé le plus aimable épicurisme, il fit son épitaphe dans la forme suivante :

J'étais gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste,
Moins Français que Grec et Romain,
Antiquaire, archimédailliste,
J'étais poète, historien...
Et maintenant je ne suis rien.

CE N'EST PAS A LUI QU'ON FAIT CELA

Il ne faut jamais dire : je ne serai pas attrapé.
— Je ne comprends pas comment l'on peut se laisser voler, disait Platine l'horloger.

Jeudi, il voit entrer chez lui un homme bien mis, frisé, un vrai monsieur.

Il regarde les montres en or, argent, à spirale, remontoir et en choisit une de vingt-cinq dollars.

— Tiens, dit-il, j'ai oublié mon porte-monnaie.

— Oui, dit Platine, je connais ce tour-là, mais ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend à faire des grimaces.

— Ça ne fait rien, voulez-vous m'accompagner chez le pâtissier du coin, l'un de mes amis, qui me prètera l'argent.

— Je veux bien, dit l'horloger, c'est à deux pas.

Ils entrent tous deux ; l'horloger reste au magasin et l'autre avance tout droit dans le fond.

Deux minutes après, il revient en criant : vingt-cinq, n'est-ce pas, que vous donnerez à monsieur ; moi je vais reprendre le train, il est temps !

L'horloger attend, tousse pour faire voir qu'il est là.

— Vous allez prendre ça vous-même, dit le pâtissier.

— Mais, je le crois, dit l'autre étonné.

— Et où allez vous les mettre ?

— Où... mais dans mon porte-monnaie.

— Vingt-cinq petits pâtés ?... dans votre porte-monnaie.

Vingt-cinq petits pâtés, c'est vingt-cinq dollars que vous devez me donner de la part de l'homme.

— L'homme ? mais je ne le connais pas ; il est venu me commander vingt-cinq petits pâtés pour votre compte et ils vont être faits.

— Et moi je vais l'être... refait... dit l'horloger en poussant un soupir.

DEAUX-ARTS

(Ecole Sullivan.)



Décoration faite à la main.

ARITHMÉTIQUE PRATIQUE



BAR

I

Règle de trois.



II

Deux et deux font quatre.



III

Je pose deux : je retiens un.



IV

Division.



V

Double entrée.



VI

ÉQUATION.

Vingt piastres — égalent dix jours.

PAUVRE ORPHELIN

Ayant assassiné ses frère, père et mère,
Ses trois sœurs son cousin, et, pour le coup final,
Dans un étang profond jeté son vieux grand-père,
Jeu Hiroux comparut devant le tribunal.

Bien cour fut le débat. Un défenseur austère
Plaida l'acquittement. L'avocat général
Requit fort chaudement un examen sévère
Réclamé du public et du code pénal.

Après le résumé, lu dans un grand silence :
Avant que le jury n'indiquât sa sentence,
Jeu Hiroux se leva et d'un ton très câlin,

Dit : J'ai tué, c'est vrai ; comme vous, je déplore
Ce fatal accident !... mais néanmoins j'implore,
Messieurs, votre pitié pour... un pauvre orphelin.

LES PETITS DÉNICHEURS



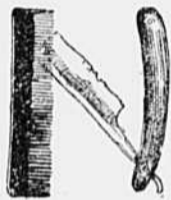
I

Tom.—Oh ! le bel oiseau ! un siffleur !
Regarde-moi l'attraper.

II

—Ça y est !

LA LÉGENDE DU TRAVAIL



Nous nous voyons transportés dans un pays tout alpestre ; de tous côtés, des rochers, des eaux, des forêts ; le grand et le petit *Watzmann*, le *Hohe-Gipfel*, la *Schoenfeldspitze*, et comme toutes les vénérables cimes se nomment les unes après les autres et nous regardent ; à nos pieds s'étend, limpide et vert foncé, entouré de rochers, le plus beau des lacs allemands : le *Königssee* ou lac du roi.

Jadis, il y a bien longtemps, lorsqu'il n'existait pas encore ici de riches villas et que aucun touriste ne parcourait cette magique contrée, un pauvre chasseur arriva par le sentier le long du lac, se reposa sur une pierre au rivage et contempla pour la première fois, l'aspect des belles ondes vert-foncé.

Berchthold, ainsi se nommait le jeune homme, était venu ici en suivant la trace d'une bête fauve ; mais, malgré toute la beauté qui l'entourait, il était et restait fort triste et plein de soucis.

Il était seul au monde, car ses parents étaient morts de bonne heure, et il n'avait pu réussir à trouver quelque part une place comme chasseur.

C'est ainsi qu'il avait assez péniblement gagné son pain, et qu'il ne savait, pour le moment, où s'adresser, car le vieux chasseur chez qui il se trouvait en service, était mort subitement.

Pendant qu'il était ainsi assis, un magnifique cygne nageait vers lui, et avant qu'il s'y attendît, le noble et léger volatile avait plongé et une gracieuse et captivante jeune fille se trouvait devant le chasseur étonné.

Elle le salua amicalement et lui demanda ce qui lui manquait.

Berchthold lui raconta ce qui lui était arrivé et qu'il ne savait pas ce qu'il deviendrait.

PLUS QUE CE QUE ÇA VAUT



Billy Dépenaillé, à un étranger assis dans le jardin Viger.—Je vous dis franchement que si j'avais un billet de dix piastres, ça ferait de moi un homme nouveau.
L'étranger.—Hum ! Argent gaspillé ! Les frais de réparation couteraient plus que l'article original.

en veux, lui dit-elle.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois. Il s'y mit des deux mains et remplit ses poches de grandes pièces d'or, autant qu'il en pouvait porter.

Ainsi donc le pauvre chasseur était devenu soudain un homme riche. Il s'établit dans cette contrée, se maria et vécut heureux et tranquille.

Tout alla bien, pendant quelque temps ; mais il devint peu à peu viveur, dépensa son argent à toute espèce de plaisirs, et, par sa dissipation, il se vit un jour réduit avec sa famille à la plus grande misère.

Alors ses yeux se désillèrent, et il vit quelle avait été sa folie. Combien il était coupable. Mais, hélas ! c'était trop tard.

Il était souvent assis désolé à la place où il avait autrefois obtenu un puissant secours.

Un soir sa belle protectrice lui apparut de nouveau.

—Tu seras encore une fois secouru, Berthold, lui dit-elle ; suis moi !

Mais cette fois elle ne le conduisit pas aux trésors ; mais elle lui découvrit la couche de sel des montagnes :

—Travaille ici en mineur appliqué, fit-elle, et tu acquerras de plus grandes richesses que celles que tu emportas naguère des grottes d'or.

Ce qui arriva en effet.

Berthold devint laborieux, et avec le temps, un homme riche ; et, le bier, qu'il s'était acquis par le travail de ses mains, il ne le dissipa point comme celui qui lui était arrivé sans peine.

Le sel resta une riche source de revenus pour lui et pour ses descendants.

Ses enfants et petits-enfants s'établirent dans la contrée et appelèrent le village qui s'était ainsi formé, d'après leur père, *Berchtholdsgaden*, nom qui fut changé plus tard en *Berchtesgaden*.

ENTRE RIVALES

Laura.—Je sais bien que Bella a un joli nez, mais jamais j'aurais cru que tu lui aurais dit.

Flora.—Vois-tu, elle va se le regarder si souvent, qu'elle louchera avant quinze jours.

LES RIGUEURS DU SORT

Brimmer.—Nous avons tiré au sort pour savoir qui vous épouserait.

Belle de la Quarantaine (gaiement).—Et vous avez gagné ?

Brimmer.—Non ; j'ai perdu. Voulez-vous être ma femme ?

Elle lui dit de prendre courage et lui promit de l'aider.

—Je suis, dit-elle, ne fée puissante qui demeure non loin d'ici ; suis-moi et je te conduirai près de grandes richesses !...

Le chasseur suivit volontiers la bonne fée, qui l'amena dans une grotte cachée, et lui montra d'immenses trésors.

—Prends-en autant que tu

RENCONTRE PÉNIBLE



Carlo retrouvant dans l'étalage de saucisse l'odeur de sa vieille mère.

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS

On sait que Gustave Wasa, pour arriver à la couronne de Suède, provoqua l'insurrection des paysans de la Dalécarlie contre Christian II, qui l'avait emprisonné et qu'il détrôna. Depuis plus d'un an ce prince, échappé de sa prison et fugitif, parcourait les montagnes en excitant les montagnards à la révolte. Quoique prévenus par sa bonne mine, par la noblesse de ses traits, par sa haute taille, les Dalécarliens hésitaient à le suivre, lorsque un jour, où il avait harangué avec beaucoup d'énergie une foule de gens, les anciens de la contrée remarquèrent que le vent du nord s'était élevé pendant qu'il parlait. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du ciel ; et ils y virent un ordre de s'armer. Aussitôt fut décidée l'insurrection qui ne tarda pas à triompher. C'est donc en réalité au vent du nord que Gustave Wasa dut de devenir roi de Suède.

UN ŒIL POUR L'AVENIR

Deux individus, dont l'un est poitrinaire et l'autre bien portant, courtisent une jolie jeune fille. Celle-ci choisit le poitrinaire et après que le mariage fut célébré, il dit à sa femme :

—Comment se fait-il que tu m'aies choisi ?

—Une gypsie m'a dit que je devais me marier deux fois. Alors je me réserve l'autre pour la seconde.

MATIÈRE A FELICITATION



Elle.—Comment êtes-vous ce matin ?

Lui.—Je me sens un tout autre homme.

Elle.—Je vous en félicite.

MARIAGE AU GANT

M. G. Vitoux raconte que le mariage au gant est de nos jours usité en Hollande pour la plus grande commodité des gens de ce pays. Vous habitez — dit-il — Bornéo ou Java par exemple, quand vous vous sentez tout d'un coup un certain vague à l'âme. Le printemps vous rappelle ce précepte de l'Évangile : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul," et tout de suite vous songez à vous offrir une douce compagne. Mais comment faire ? Les petites Javanaises, danseuses peintes et jolies infiniment ne sont pas du tout le fait d'un bon Hollandais flegmatique et posé. D'autre part, comme les affaires sont les affaires, il n'y a pas à songer à retourner au pays pour quelques semaines, histoire de prendre femme. Il faut donc user d'artifice, et voici où se révèle toute la beauté du mariage par procuration, du mariage *met de handschoon trouwen*, c'est-à-dire du mariage au gant, comme on le dénomme plus exactement.

Le candidat époux saute au télégraphe et réclame à quelque bon cousin de lui rendre le petit service d'aller, en son lieu et place, demander la main d'une blonde amoureuse délaissée au pays. Ce sont là des services que l'on ne se refuse pas entre parents. La commission est donc toujours remplie en conscience et la requête présentée aux auteurs de la demoiselle. Si le futur est agréé, le mandataire qui, par un courrier rapide a reçu un gant de son client, gant qu'il devait porter jadis le jour des épousailles pour prêter serment devant le magistrat civil, — ce qui, entre parenthèses, justifie l'expression hollandaise que nous avons rapportée tout à l'heure, — est autorisé à venir faire la cour à la fiancée de son ami, et cela jusqu'au temps du mariage.

Enfin, l'époque fixée pour cette cérémonie arrive. A l'état civil, et de même à l'église, tout se passe comme si l'on avait affaire au véritable époux. C'est seulement à la fin du dîner des noces que le pseudo marié commence à s'apercevoir qu'il a simplement joué un rôle. A ce moment, en effet, ses amis lui réservent de tradition une fumisterie symbolique qui consiste à lui présenter une longue et superbe pipe fortement bourrée à l'ordinaire du plus âcre et nauséux tabac qu'il soit possible de trouver, pipe amère que le procureur, à moins de faire preuve du plus détestable mauvais goût, doit fumer consciencieusement jusqu'au bout et le sourire sur les lèvres. Tant pis pour lui s'il n'a pas l'estomac solide.

Cependant, la dernière bouffée de la mauvaise pipe envolée, la nouvelle épouse donne une vigoureuse poignée de main à son mari d'un jour et se retire avec ses filles d'honneur, le plus souvent du reste pour aller faire ses malles, afin de partir sans retard par le prochain paquebot rejoindre son véritable mari, qui l'attend patiemment en des lieux tropicaux, sous l'ombre tutéaire des palmiers géants.

LA DÉCEPTION DES SIÈGES MODERNES



Le petit Bob. — Aurai-je le plaisir d'obtenir une danse de vous, mademoiselle ?

Mademoiselle Longigot. — Tout le plaisir sera de mon côté, monsieur Courtépattes.

AMÉNITÉS FEMININES



Ethel. — Crois-tu que je ne pense qu'à l'amour ?
Maud. — Point du tout. Je crois, au contraire, que tu ne songes qu'à trouver un mari.

COMMENT IL LES A TROUVÉS

Un fermier a perdu six moutons. Il envoie son garçon pour les retrouver.

Le fermier. — Où les as-tu rejoints ?

Le garçon. — Je n'en ai trouvé qu'un ensemble ; il y en avait deux à part et trois parmi le mouton de notre voisin.

UN PIS ALLER

Elle (3 heures du matin). — Une belle heure pour arriver ! Que prétends-tu faire ?

Lui. — Me coucher, ma (hic) shère.

Elle. — Et quelle excuse peux-tu donner pour arriver ainsi ?

Lui. — G'hétais trop (hic) shous, pour throuver hune autre plache (hic).

UN CONQUÉRANT

Edouard. — Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

Elise. — Magnifique.

Edouard. — Et ce qui est plus, je n'ai rien vu ce matin qui ne fut pas parfait.

Un mariage en perspective.

PHÉNOMÉNAL

Spat (à son épicière). — Qu'avez-vous ? vous avez l'air massacrant.

Épicière. — L'inspecteur sort d'ici.

Spat. — Oh ! je suppose qu'il vous a surpris mettant quinze onces à la livre ?

Épicière. — Pire que cela ! Ma balance était fautive et je mettais dix-sept onces à la livre.

UNE SURPRISE

On sonne à deux heures du matin, à la porte d'un pharmacien.

Pharmacien. — Bien ?
Voix du dehors (irritée). — Non, espèce d'idiot, mal !

PAS BESOIN DE PREUVES

Tramp. — Votre chien aime-t-il les étrangers ?

Fermier (avec conviction). — Oh ! pour ça, oui ; il n'a jamais refusé d'en manger un.

QUEEN'S THEATRE

"QUEEN'S MATE"



Ce charmant opéra est une des meilleures œuvres de Lécocq. La musique est vive, entraînée, caractéristique, comme tout ce qu'a fait l'émule d'Offenbach. Les paroles sont peut-être un peu hardies, mais il y a tant d'esprit et c'est si bien dit qu'on oublie ; qu'on ne s'arrête pas au piquant et au vif des bons mots et des réparties. D'ailleurs, adaptée à la scène anglaise, la composition même, tout en conservant son originalité, ne laisse rien de froissant. La troupe d'opéra de Duff est indubitablement l'une des plus brillantes qui soit encore venue à Montréal. Elle se compose d'acteurs qui ne dépareraient pas la scène française. Il est vrai que le génie de la langue anglaise se prête peu à ce genre, surtout à ces productions marquées du sceau d'un génie particulier. Aussi l'expression et l'idée s'enchaînent tellement dans toute œuvre théâtrale, du moins du haut théâtre, que les meilleures pièces perdent quelque peu de leur valeur, une fois traduites. Mais ici, l'adaptation est probablement la mieux réussie que l'on connaisse. Pour les amateurs et les connaisseurs, il y a tout le brio et toute la verve de France chez les magnifiques interprètes qui se sont fait entendre. Ce n'est un secret pour personne que l'impresario Duff a une renommée continentale pour l'excellence de ses troupes, et il soutient actuellement sa réputation parmi nous.

Les principaux figurants de la représentation sont des artistes.

Mlle Helen Bertram, une des plus jeunes actrices de la scène américaine, est une prima dona. Sa voix est superbe, sa diction parfaite et ses charmes personnels remarquables. Elle a eu plusieurs fois les honneurs du rappel.

Mlle Bettina Gerard est de même une cantatrice et une actrice de premier ordre. Elle a, pour ainsi dire, divisé la faveur des auditeurs et elle a obtenu une large part dans le succès qui a couronné la représentation. Tous les autres acteurs sont de bons artistes qu'il fait plaisir à entendre.

La semaine prochaine, les amateurs du Queen's Theatre auront le plaisir d'entendre le grand mélodrame anglais "A Mile a Minute." Mlle Marion Elmore est à la tête d'une troupe très forte. Qu'on en juge par les noms suivants : Harry Hartsel ; Charles Butler ; William Gilbert ; Charles Kline et Richmond Clark. Parmi les dames : Clinton Hall ; Alice Butler ; Blanche Oswald ; Belle Burns et Mildred Saint-Pierre. Dale, comme musicien, est considéré comme un prodige. Il y aura des danses, chansons, et différents instruments de musique. Le fait le plus remarquable de toute la pièce, c'est l'introduction sur la scène d'un énorme engin, avec ses rouages et tout son attirail au complet. Il passe devant le public, à raison d'un mille à la minute, soit soixante milles à l'heure. Cet engin a été construit en Angleterre, est parfait, a dix pieds de hauteur sur vingt-quatre de long et pèse quatre tonnes et demie.

Les inconvénients d'une grammaire défectueuse



Elodie, (écrivain). — "Mille remerciements pour votre superbe pendule, qui est maintenant sur la cheminée de notre salon, où nous espérons vous voir bientôt."

EXPRESSIONS POPULAIRES



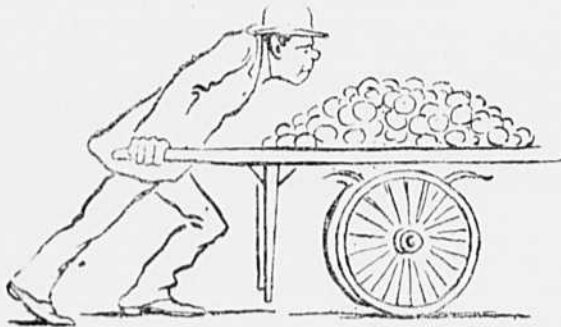
I

Les dames de la cour.



II

Jurant devant le magistrat.



III

Un homme qui pousse son commerce.



IV

Tant va la cruche à l'os qu'à la fin elle se casse.

VARIÉTÉS HISTORIQUES

Alfred, surnommé le Grand, roi et conquérant de l'Angleterre, divisait les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales : l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, la troisième pour les affaires de son royaume. Mais comme, de son temps, il n'y avait pas d'horloges, il faisait brûler des cierges, qui duraient quatre heures. Les chapelains venaient l'avertir lorsque le cierge était consumé, et il divisait ainsi par des cierges de quatre heures les douze heures du jour et de la nuit.

CURIOSITÉ DE LA LINGUISTIQUE

Certains mots sont presque identiques dans chaque langue, souvent même, si l'orthographe en diffère, la prononciation reste la même.

Le mot *café* est un de ceux-là. Veut-on savoir comment ce mot s'exprime en chaque langue ?

Café, se dit : en *italien*, caffè ; en *espagnol*, café ; en *portugais*, café ; en *roumain*, cafea ; en *grec*, kafés ; en *breton*, kafé ; en *allemand*, kaffee ; en *hollandais*, koffie ; en *anglais*, coffee ; en *danois*, kaffe ; en *suédois*, kaffe ; en *polonais*, kawa ; en *russe*, kofé ; en *basque*, kafia ; en *hongrois*, kavé ; en *turc*, qahvé ; en *arabe*, quahoua ; en *persan*, quévhé ; en *hindoustani*, quahwa ; en *cambodgien*, karphé ; en *annamite*, ca phe ; en *chinois*, kia fei ; en *japonais*, kohi ; en *malais*, kawa ; en *wolof*, café ; en *volapük*, kaf.

Voulez-vous maintenant savoir comment l'on dit : "J'aime un mot qui a cours en toutes les langues ?

En *italien*, en *espagnol* et en *portugais*, amo ; en *roumain*, eu iubese ; en *grec*, aghapo ; en *breton*, karan ; en *allemand*, ich liebe ; en *hollandais*, ik maak ; en *anglais*, I love ; en *danois*, jeg elsker ; en *suédois*, jag alskar ; en *polonais*, Kocham ; en *russe*, lioubliou ; en *basque*, maitatzen det ; en *hongrois*, varok ; en *turc*, sévèyorum ; en *arabe* (Algérie), nehabb ; en *arabe* (Égypte), nef al ; en *persan*, doust darem ; en *hindoustani*, main bolta ; en *arménien*, gésirém ; en *cambodgien*, khnhóm sreland ; en *annamite*, toi tug'o'ng ; en *chinois*, ouo hi houan ; en *japonais*, watakusi wa suki masu (ouf!) ; en *malais*, sahya suka ; en *wolof*, sopa ná ; en *volapük*, löfob.

Voulez-vous connaître les peuples qui ont le plus grand pied... dans le monde, au point de vue de la chaussure, s'entend ? En première ligne, l'Anglais et le Norvégien ; puis le Danois, le Hollandais, le Hongrois, le Suisse, le Russe et le Belge.

Les Français et les Allemands viennent après.

Enfin, les pieds les plus petits sont ceux des Italiens et des Espagnols.

Rien ne se perd...

La poussière de cuir qui se dégage dans les manufactures de chaussures et les corroiries est désormais utilisée.

On vient d'inventer un séparateur qui sépare les pellicules de cuir de la poussière proprement dite.

Les pellicules servent à composer un combustible qui revient à un prix insignifiant.

Avis à nos industriels.

ORIGINE DU MOT COSMOPOLITE

Le mot *cosmopolite*, qui signifie littéralement citoyen du monde (*cosmos*, monde, *politès*, citoyen), fut prononcé pour la première fois par Socrate.

"Un jour que l'on parlait devant lui, dit Plutarque, d'un personnage qui faisait sonner très haut sa qualité de citoyen de Corinthe :

"Moi, répliqua-t-il, je ne suis ni Athénien, ni Grec, mais *cosmopolite*, c'est-à-dire citoyen de l'univers," témoignant ainsi qu'il était plus attaché à l'intérêt général de l'humanité qu'à celui de sa famille et du lieu où il était né."

UNE RECETTE PAR NUMÉRO

LE COTON-CUIR

Voilà plusieurs fois qu'on nous demande en quoi consiste le coton cuir qui sert à la fabrication des chaussures à bon marché.

Nous avons pu obtenir des renseignements qui pourront mettre le public en garde contre ceux qui voudraient lui donner du coton cuir pour du vrai cuir.

Cette substance, dont l'invention a récemment été brevetée, est obtenue à l'aide de fils étroitement tordus et pressés, que l'on trempe dans une préparation consistant en une décoction de graine de lin, d'huile de graine de lin, de glu et d'une matière colorante quelconque.

Quand le coton cuir est imprégné de cette préparation, il est étendu sur une plaque de zinc très polie chauffée à la vapeur jusqu'à ce que la portion d'eau contenue soit complètement évaporée et que la matière ainsi obtenue soit entièrement sèche.

Ce cuir artificiel est une imitation excellente du cuir naturel. On prétend qu'il est aussi durable que celui que l'on emploie dans la cordonnerie, toutefois, son usage est surtout recommandé pour tenture, chaises, fauteuils, etc. Nous le croyons sans peine, car les chaussures en coton-cuir n'ont pas jusqu'ici fait long feu.

POUR LE RHUME DE CERVEAU

Quoiqu'elle sorte un peu de notre cadre, nous donnons néanmoins la formule d'une poudre que nous communiquons à nos abonnés qui, dit-il, a guéri du rhume de cerveau tous les gens qui en ont usé :

Sous-nitrate de bismuth	4 gr. "
Poudre de réglisse	8 "
Iodure de soufre	" 30

Dix à douze prises dans le courant de la journée et... Dieu vous bénisse.

Ne pas se fier aux apparences



I

Olieux.—Combien ce pudding au raisin ?



II

Marchand de comestibles.—Pardou, madame ; ce ne sont que des mouches.

LES DEUX RIVAUX

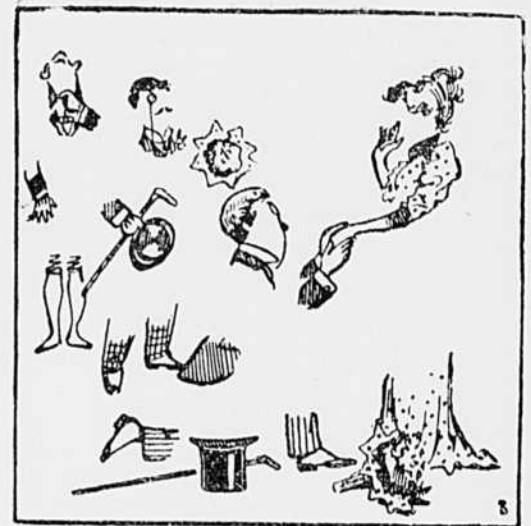
(Roman à moitié conté.)



I
Admiration.



II
Fréquentation.



III
Proposition.



IV
Interruption.



V
Eruption.



VI
Conclusion.

COCO

HISTOIRE D'UN PERROQUET.

Il était sept heures du soir, la nuit tombait, et, depuis la pointe du jour, mon ami Escarbagnas et moi, nous chassions.

D'abord, nous avons battu les guérets et les chaumes ; ensuite, après la rosée, nous avons arpenté les luzernes et les trèfles ; plus tard, nous étions entrés sans bois, et pourtant, à cette heure tardive, nos carniers ballottaient encore vides et flasques, sur nos échine fatiguées.

Le gibier, certes, ne manquait pas en cette propriété scrupuleusement gardée. Pendant toute la journée, nous avons entendu crépiter la fusillade des chasseurs plus heureux, et, à chaque instant, arrivaient jusqu'à nous des voix qui criaient :

— Apporte, Fox ! — Ici, Black ! — Phanor, Mirza, Miss, apporte ! apporte ! apporte !

C'était à n'y rien comprendre, et il fallait que la noire déesse de la guigne se fût attachée à nos pas, en cette journée d'ouverture, où, sous un radieux soleil d'août, les pampres jaunissent des vignobles, les cimes déjà rougissantes des futaies et les meubles d'épis murs flamboyaient dans une apothéose de lumière.

Nos chiens allaient, venaient, qu'étaient, cherchaient, soufflaient et s'essoufflaient, sans découragement, sans lassitude ; et rien, toujours rien que des faucons tournoyant à perte de vue dans le ciel bleu, et des bandes de corbeaux mouchant de points sombres la terre brune des labours.

Nous rentrions désolés au château, songeant aux quolibets et aux rires qui nous attendaient au retour. Jenny surtout, ma petite cousine Jenny nous faisait peur, et nous redoutions aussi

d'affronter les railleries du docteur, cet éternel moqueur !

Escarbagnas pensait au suicide ; moi, je devrais ma honte en sifflant, sans conviction, des airs de chasse. Et nous marchions tristement sur la route toute blanche, que moirait fantaisieusement l'ombre allongée des arbres, tandis qu'autour de nous, la campagne s'étendait, baignée dans une troublante et indécise clarté, que rompaient, brusquement, à l'horizon, la sombre profondeur des futaies.

Tout à coup, de l'une d'une cloche qui tintait arriva jusqu'à nous.

— Entends-tu, Hector ? fit Escarbagnas.

— La cloche du dîner ! nous sommes en retard.

— Tant mieux, nous rentrerons sans être aperçus.

— Oui, mais tôt ou tard, il faudra toujours nous montrer et alors...

— On ne fichera de nous.

— Tu l'as dit, mon brave Marseillais.

— J'ai une idée ! Si nous ne rentrions pas du tout ?

— Jamais !

— Si, mais plus tard, quand tout le monde sera couché.

— C'est que... je meurs de faim.

— Eh bien ! mangeons.

— C'est bon à dire.

— Ne t'inquiète pas ; j'ai tout ce qu'il faut sur moi.

Escarbagnas s'installa sur l'accotement de la route, et tira successivement de sa carnassière du pain, du fromage, des pommes et une bouteille de vin.

Maintenant, tous deux assis sous un rayon de lune qui nous éclairait, nous devions gaiement, car nous avions trouvé le moyen d'éviter au re-

tour les plaisanteries de ma petite cousine et les sarcasmes du vieux docteur : il s'agissait tout bonnement de passer chez Denis, le garde, et d'y remplir nos carnassières.

La honte intime nous restait, il est vrai ; nous la buvions amèrement, mais qu'était-ce que cela auprès de l'entrée triomphale que nous allions faire au château ?

Le pain d'Escarbagnas était dur comme un roc, par suite du bain de soleil que toute la journée il avait pris dans le carniel de mon ami ; le fromage par son odeur aurait fait fuir tout le gibier du canton ; quant aux pommes, pendant dix heures incessamment heurtées, elles présentaient des surfaces molles et jaunes, dans lesquelles, Escarbagnas et moi, nous trempions mélancoliquement des mouillettes.

— Buons, maintenant ! fit mon ami en me présentant la bouteille.

Mais, soudainement, son bras s'arrêta, immobile, comme pétrifié, et, tout bas, sans bouger, d'une voix tremblante et émue qui, comme un souffle arriva à mon oreille, Escarbagnas murmura :

— Là ! tout près ! en face de nous ! regarde ! un lièvre !

A cinq ou six pas, dans une luzerne fraîchement coupée, en pleine lumière, un lièvre était assis, se grattant le museau avec ses pattes de devant, tandis que ses formidables oreilles se dressaient !

Il paraissait tout noir et son ombre projetée sur le sol, s'allongeait, gigantesque !

— Il est énorme ! monstrueux ! souilla Escarbagnas.

— Phénoménal ! répliquai-je, sur le même ton, en saisissant d'une main tremblante mon fusil appuyé sur un arbre voisin.

Mon ami s'était déjà emparé du sien placé à terre, à côté de lui.

Au bruit de l'acier qui craquait, l'animal dressa les oreilles, puis aussitôt rassuré par notre immobilité reprise, il continua sa toilette.

— En joue ! commanda Escarbagnas, et attends pour tirer le commandement de feu !

Avec une extrême précaution, nous relevâmes nos armes, et, lorsque les deux canons furent parallèlement allongés dans la direction du civet futur :

— Feu ! ordonna Escarbagnas.

Deux détonations formidables réveillèrent la campagne endormie et nos chiens, subitement arrachés au sommeil, s'élançèrent en aboyant furieusement à la poursuite du lièvre qui fuyait.

— Maladroit ! tu l'as manqué ! s'écria rageusement mon compagnon de chasse.

— Il me semble que toi aussi...

— Oh ! moi, j'ai tiré en l'air.

— Vraiment, et pourquoi ?

— Je voulais te laisser l'honneur de ce meurtre.

— En ce cas-là tu aurais pu ne pas tirer.

— Je n'aime pas rentrer avec mon arme chargée.

— Tu as toujours réponse à tout... Allons chez Denis.

— Allons chez Denis."

En nous rendant chez le garde, sûr maintenant

NOS CHÉRIS



Jack.—Tonnerre, voilà papa !

Tom.—Je donnerais un écu pour me trouver à l'école avec mes pantalons.

de ne pas rentrer bredouille, j'avais repris toute ma bonne humeur et je forgeais dans mon esprit des histoires de chasse abracadabrantes que je racontais à mon ami.

Escarbagnas m'écoutait avec le plus grand sang-froid et, après chacune d'elles, il me répondait :

— C'est extraordinaire, je ne dis pas non, ce que tu me contes là, mais j'ai vu plus fort que ça."

Alors, ma fantaisie ne connut plus de bornes ! Je lui contai une certaine chasse à l'ours dans laquelle l'animal sauvage avait férocelement avalé une meute tout entière et les chasseurs avec ; je créai, pour le besoin de mes contes, des lions ailés, des lièvres cornus, des éléphants microscopiques et des alouettes plus grosses que des vautours ; puis je narrai l'histoire de ce loup blanc fantastique, que, de génération en génération, depuis des siècles, on chasse dans les forêts des Vosges, sans pouvoir l'atteindre jamais.

Escarbagnas écoutait, intéressé, mais toujours il me répondait :

— C'est extraordinaire, mais j'ai vu plus fort que tout ça !

— Alors tu gobes mon lièvre cornu ? lui demandai-je stupéfait.

— Je le gobe.

— Mes lions ailés ?

— Mais... oui.

— Mes alouettes géantes et mon loup éternel ?

— Pourquoi pas ? mon ami ; tout est possible après ce que j'ai vu et entendu !

— Raconte, alors, raconte, mon ami.

— Pour ça, non ! tu ne me croirais pas.

— Tu m'as bien cru, toi.

— Oh ! moi, c'est autre chose, je n'ai pas le droit d'être incrédule.

— Dis toujours.

— Moi, commença gravement Escarbagnas, j'ai vu une bête qui parlait.

— Un chien ?

— Non.

— Un âne, comme celui de Balaam ?

— Pas plus.

Un cheval ?

— Rien de tout cela ; un perroquet.

— Un perroquet ? la belle affaire ! Ils parlent tous, les perroquets : "Portez armes !... présentez armes ! ra ta plan ! plan ! plan ! plan ! plan !" Celui de ma concierge dit même des choses que je ne puis te répéter.

— Fort bien, mais l'oiseau de ton honorable concierge lance des mots appris, sans se rendre aucun compte de ce qu'ils signifient ; mon perroquet à moi exprimait sa propre pensée et elle était souvent profonde et réfléchie la pensée du pauvre Coco !

Et après un silence que ne rompit, en cette nuit sereine, que le bruit de nos souliers ferrés martelant le sol pierreux de la route, Escarbagnas murmura d'une voix émue :

— "Coco ! pauvre Coco !"

Je regardai mon ami, et, sur son visage qu'éclairait un rayon de lune, je lus une expression de tristesse poignante, et, dans ses yeux, j'aperçus deux larmes qui perlaient, prêtes à s'échapper.

— Elle est triste ton histoire ? demandai-je à Escarbagnas.

— Pour moi, oui, toi... tu riras.

— J'aime mieux ça !

— Et tu ne me croiras pas. Heureusement pour te convaincre, j'ai un témoin. Denis, le garde chez lequel nous nous rendons, t'affirmera que je t'ai dit la vérité.

— Et rien que la vérité, comme au Palais ?

— Tu vois bien, tu plaisantes.

— Non, parle, je serai sage.

— Coco, commença Escarbagnas, appartenait au père Denis, qui, à cette époque (je parle de deux ans), tenait une sorte de cabaret où, dans la journée, à l'heure de la sieste, les paysans et les ouvriers des fabriques voisines se rendaient.

— "Coco était un magnifique animal aux ailes d'émeraude frangées de longues plumes bleues. Sa tête toute rouge était surmontée d'une sorte d'aigrette et ses yeux dont la prunelle, par instants, se dilatait, s'illuminaient de leurs phosphorescentes.

— Libre dans le cabaret, gravement il marchait avec un balancement de matelot ; quelquefois, des heures entières, plongé sans doute dans la contemplation d'un monde extérieur, il demeurait immobile au sommet de l'immense horloge de bois dont il semblait le couronnement sculpté, et, de là, il contemplait d'un œil moqueur les consommateurs attablés, dédaignant leurs futiles propos et ne se mêlant à la conversation que lorsqu'il avait quelque chose d'utile à dire, ou un bon conseil à donner."

Je ne perdais pas de vue Escarbagnas qui contait gravement, avec une mélancolie profonde dans la voix. Il ne me semblait pas possible que l'on pût se moquer du monde avec ces intonations douces et cet accent de vérité. Il parlait de l'oiseau comme il l'eût fait d'un ami absent, d'un parent perdu et regretté, doucement, simplement, presque pieusement.

— C'est un sage, ton perroquet ? interrompis-je.

— Dis plutôt : c'était un sage ! car il n'est plus, le pauvre Coco, il est mort !" répondit tristement Escarbagnas, et il continua :

— "Coco ne savait pas écrire, sa conformation physique lui interdisait cette branche d'instruction, mais il savait lire parfaitement.

— Ah bah !

— Oui, il savait lire. Denis lui présentait un journal déployé et aussitôt

NOS CHÉRIS



Bébé. (fin de siècle). — J'ai gagné cinq centins aujourd'hui.

Papa. — Bien, mon enfant ; en as-tu eu bien soin ?

Bébé. — Oh ! oui, je les ai prêtés à l'homme des bonbons.

Papa. — As-tu exigé des garanties ?

Bébé. — Comme de raison ; cinq bâtons de sucre d'orge.

Papa. — Qu'en as-tu fait ?

Bébé. — La faim m'a pris dans l'après-midi, je les ai hypothéqués.

l'oiseau en commençait la lecture, éclatant de rire aux "faits divers" drôles et aux "mots de la fin" spirituels, mais lorsque le hasard le menait sur le récit d'un horrible assassinat ou de tout autre crime épouvantable, Coco avait comme des sanglots dans la voix et communiquait son émotion à tous ceux qui écoutaient sa lecture."

Ici je saisis Escarbagnas par le bras et je le regardai bien en face.

— Marius ! mon bon, m'écriai-je, tu me fais poser, mon ami."

Mais lui, très doucement, me répondit :

— "Je te donne ma parole d'honneur que je te dis la vérité.

— Continue alors, fis-je résigné.

— Lorsque Coco s'apercevait que quelqu'un dans la société commençait à se griser, il l'interpellait aussitôt : "Jean, je te conseille de ne plus boire, tu commences à te pocharder, mon ami, et ta femme ne sera pas contente !"

— Toutefois, dans l'intérêt de son maître, Coco poussait à la consommation : "Allons ! allons ! cria-t-il, encore une bouteille," et il ajoutait sentencieusement en latin : "*Bonum vinum brevicat cor hominum !*"

— Ajoute que, quand son maître voulait lui faire dire l'heure qu'il était, il lui suffisait d'accrocher sa montre au cerceau suspendu sur lequel Coco perchait ordinairement, Coco disait aussitôt l'heure et la minute."

J'avais des envies folles d'étrangler Escarbagnas, néanmoins je le laissai continuer.

— A cette époque, reprit mon ami, j'allais souvent, le matin, chercher Denis et nous chassions ensemble dans la lande. A midi, nous avions coutume de rentrer chez lui pour déjeuner. Ces jours-là, lorsque nous étions en retard, à midi précis, j'entendais la voix de Coco qui nous criait, je ne sais d'où, de la cime de quelque arbre probablement : "Messieurs, à la soupe ! à la

LE CRITERIUM DE L'ÉMOTION



Petit trot. — Quels sont les poètes véritablement émus ?

Grand galop. — Ceux dont on refuse les poèmes, je suppose.

LES BEAUX COTÉS DE L'HIVER



Tom.—Et tu dis sérieusement que tu aimes l'hiver ?
Joc.—Pourquoi pas ? Nous n'avons qu'à nous insu-
ner dans un pardessus, et nous passons pour bien
vêtus.

soupe ! " et nous rentrions docilement à cet
appel."

La voix d'Escarbagnas était maintenant sac-
cadée comme si ses paroles eussent eu du mal à
sortir de son gosier. A mesure qu'il avançait
dans son récit, son émotion grandissait et son
accent devenait si attendri, que vraiment, moi
aussi, malgré les burlesques choses qu'il me con-
tait, je me sentais remué, ne sachant pas quelle
contenance garder devant cet impitoyable far-
ceur qui, bien sûr, se moquait de moi.

" Un jour, continua mon ami, un dimanche
matin,—oh ! de ce dimanche-là je me souvien-
drai éternellement, il faisait un beau et clair so-
leil d'hiver, presque chaud, quoique nous fus-
sions en décembre. Autour de nous les feuilles
sèches crépitaient sous nos pieds, et, tout au loin,
les cloches des villages tintaient des choses tristes
que le vent nous apportait. Cependant Denis et
moi nous rentrions joyeux, deux lièvres et cinq
perdrix palpaient dans nos carnassières, et nous
venions de voir, dans un bouquet de bois, tout
près de la maison, s'abattre une bécasse, la pre-
mière de l'année.

" Attendez, monsieur Marius, me dit le garde,
je vais faire le tour du bois pour vous rabattre la
demoiselle, elle vous passera sur la tête ; surtout
ne la manquez pas ; si vous ratez la première,
vous n'en tirerez pas une autre de la saison.

" Denis partit et quelques instants après il me
cria :

" A vous ! monsieur Marius, à vous ! "

" A la cime des arbres, au-dessus d'un grand
chêne qui avait conservé sa chevelure jaunie et
dont les feuilles, semblables aux sequins d'or
d'un collier oriental, s'agitaient au soleil, un oi-
seau passait à tire-d'aile.

" J'ajustai à la hâte, presque sans viser ; et la
pauvre bête tomba lourdement dans un enche-
vêtrement de bruyères et d'ajoncs.

—Touché ! mort ! " criai-je à Denis qui accou-
rait.

" Nos chiens, braques à poil ras, ne se sou-
ciaient pas d'entrer dans cet océan d'épines. Le
garde et moi nous y pénétrâmes et, au bout de
quelques instants de recherches, j'aperçus quelque
chose qui remuait.

" Je me baissai pour ramasser ma victime,
mais, soudainement, je m'arrêtai terrifié.

" Une voix bien connue, une voix lamentable,
une voix de polichinelle agonisant disait :

" Ah ! cette fois-ci, ça y est !!! "

—Coco, pauvre Coco ! m'écriai-je en m'arra-
chant les cheveux, c'est moi, moi qui t'ai tué ! "

" Denis avait pris dans sa main la pauvre bête
palpitante dont l'œil déjà se voilait. La tête pan-
telante de l'oiseau pendait lamentablement, tan-
dis que sa verte poitrine s'empourprait du sang
de sa blessure.

" A la maison, Denis étendit Coco sur un lit

d'ouate, la tête plus élevée
que le reste du corps. De son
regard mourant d'oiseau il
nous regardait. Anxieuse-
ment, nous suivions la mar-
che rapide de son agonie.
Les pattes de Coco se rai-
dissaient, ramenées, en des
spasmes, sur sa poitrine. Ses
ailes palpaient, agitées de
secousses nerveuses et, à cha-
cune d'elles, un filet de sang
vermeil jaillissait. Sa por-
nelle était dilatée, et son bec,
d'où une sanglante écume
s'écoulait, s'ouvrait peu à peu
comme pour livrer passage à
son âme prête à s'exhaler.

" Alors, l'oiseau eut com-
me une révolte, il ne voulait
pas partir sans nous adresser
un suprême adieu ; il fit un
dernier effort et de sa voix
devenue étrange, comme si
vraiment elle eût déjà ap-
partenu au monde inconnu
où il allait partir, il s'adressa
à moi et me dit :

" Marius ! tu es mon meurtrier ! mais sois
tranquille, ami, je te pardonne ! "

" Et, après ces paroles, il mourut ! le pauvre
Coco, il mourut !

—Escarbagnas ! tu n'es qu'un fumiste ! " m'é-
criai-je, furieux de l'émotion que, malgré moi, ce
diable d'homme m'avait communiquée.

A son tour, il me regarda bien en face. Il était
tout pâle et deux grosses larmes, qu'il ne cher-
chait pas à dissimuler, coulaient le long de son
visage.

" Ai-je bien l'air d'un monsieur qui conte des
blagues ? me demanda-t-il sérieusement.

—Ma foi, mon cher, tu es Marseillais ! ...

—Je t'ai dit la vérité ; du reste. Denis va te
confirmer mes paroles, nous voici arrivés."

Le garde Denis, interrogé, m'affirma qu'Escar-
bagnas n'avait rien exagéré, et que tout s'était
passé comme me l'avait conté mon ami ; seule-
ment, pendant que mon compagnon de chasse
emplissait nos carnassières du gibier acheté pour
notre gloire, le garde m'entraîna à part et me
dit :

" Monsieur, j'ai à ajouter quelque chose au
récit que vous a fait M. Marius.

—A l'histoire de Coco ?

—A l'histoire de Coco, oui.

—Je vous écoute, papa Denis.

—Seulement, il faut me jurer que vous ne
soufflez pas mot à M. Marius de ce que je vais
vous dire.

—Je vous le jure, mon ami.

—Eh bien... ce n'était pas Coco qui parlait...
c'était moi... je suis ventrilique ! "

H. DE CHARLIEU.

TOUJOURS GENTLEMAN



Elle (d'un ton de reproche).—Un de ces jours tu me
trouveras aux portes de la mort. Que feras-tu alors ?
Lui.— Tu dois savoir que je n'ai jamais laissé à une
dame la peine d'ouvrir une porte quand j'étais là.

UNE QUESTION DE BARREAU



Le beau Bruno.—Que dites-vous de ce petit costume ?
Smith.—On dirait un échappé de prison, qui a emporté la porte avec lui.

UN VRAI CHIEN

Un embêté.—Je vous ai donné le fort prix pour
ce chien, parceque vous me le disiez bon gardien.
Hier soir des voleurs son entrés chez moi, ont
tout pris et volé, et ce satané de chien n'a pas
lâché le plus petit cri.

Marchand.—Je le sais, monsieur, il était trop
occupé à examiner les voleurs pour les identifier
plus tard. Si vous sortiez avec lui, et que vous
vous adonniez à rencontrer vos voleurs, il les re-
connaîtrait immédiatement, ce n'est pas un chien
ordinaire, qui aboie pour rien.

THÉÂTRE-ROYAL



La troupe de Gray-Stephens a été très bien
accueillie, par la foule ordi-
naire des habitués du
Théâtre-Royal. Les " Ves-
per Bells " tel est le nom
de la pièce qui tient l'affi-
che pour les trois premiers
jours de cette semaine. Cette
pièce a été jouée à Mon-
tréal, mais elle a toujours
un grand succès d'actualité, parce qu'elle se prête
aux adaptations les plus curieuses et les plus
intéressantes. Cette saison, le spectacle de
tableaux vivants du plus haut effet, donne à la
représentation générale, un aspect vraiment
attrayant. Les ponies russes et les magnifiques
dogues de M. Stephens sont admirablement en-
traînés. La scène de sauvetage de la petite Lelia,
par l'un de ces superbes spécimens de la race
canine, et celle d'une avalanche en Suisse,
donnent une saisissante idée de la réalité.

La pièce elle-même est du bon mélodrame,
bien suivi, bien agencé, et, surtout, bien inter-
prété.

Mlle Minnie Gray tient le premier rôle. Elle
est un peu partout, dans l'intrigue, dont le nœud
est l'enlèvement de la petite Lelia par un vilain
bandit à la solde d'un oncle qu'elle gêne comme
héritière. Mlle Gray a l'expérience et le talent du
théâtre. Elle est vive, alerte, spirituelle et maî-
trise de son rôle.

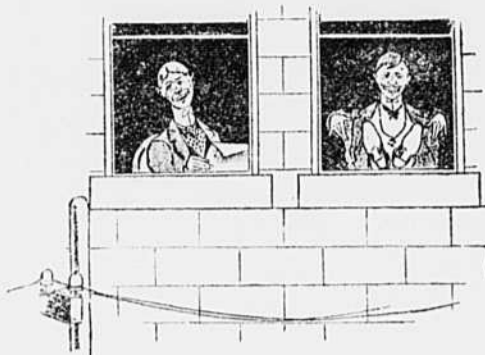
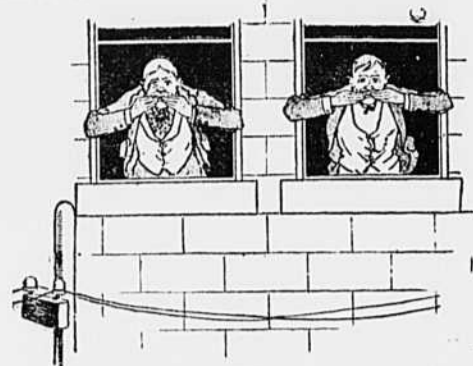
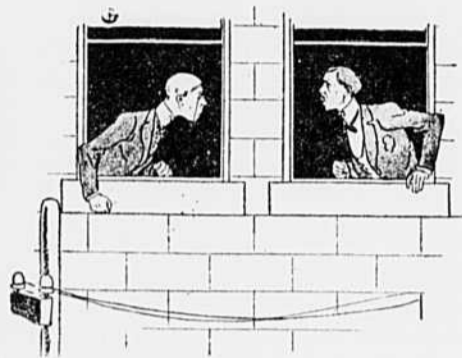
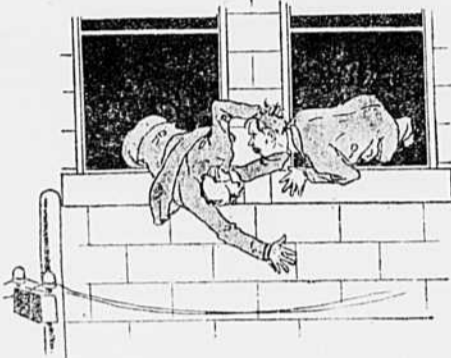
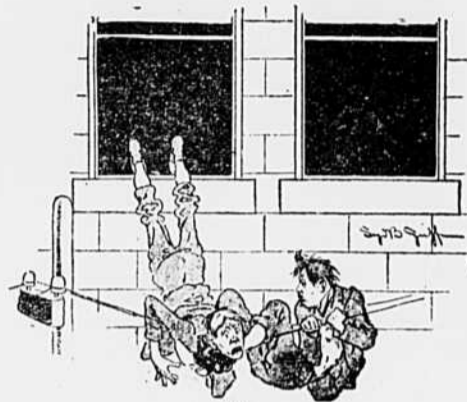
On peut signaler, parmi les acteurs qui l'ac-
compagnent, Mlle Elsie Gerome, qui a figuré très
avantageusement dans le rôle de Grace Osborne.

M. W. H. Danvers, dans le rôle de Robert
Pendy, a été chaleureusement reçu, ainsi que
MM. Billy Williams et Chas. H. Mason, dans
son inimitable interprétation, de la bonne hol-
landaise, Katherina.

La représentation est émouvante, variée, en
un mot tout à fait du genre qui plaît et qui gagne
la faveur populaire.

La troupe de Lester et Williams donnera des
représentations toute la semaine prochaine.

AMOUR! TU PERDIS TROIE!

I
La cause.II
Les effets.III
Les efforts.IV
Les mots forts.V
!!!!!!VI
Hostilités suspendues.

AU BAL

Un jeune danseur.

• Oh ! la valse à deux temps ; c'est ce que je préfère.

Un autre jeune danseur.

Moi, la valse à trois temps... c'est bien mieux mon [affaire ;

Le premier danseur.

Qu'en dites-vous, baron ?

Le baron, soixante-dix ans.

Je préférerais jadis... Bah ! à deux ou trois temps,

Le premier danseur.

Quoi ?

Le baron.

La valse à vingt ans.

LE CHATEAU DE LA COURONNE

(LÉGENDE)



U nord de Kyffhäuser sont situées les ruines d'un château fort, autrefois majestueux, nommé la *Querstenbourg*.

Lorsque les murs en existaient encore et que les tours se dressaient orgueilleusement vers le ciel, il y demeurait un preux

chevalier dont la charmante petite enfant était ce qu'il avait de plus cher en ce monde.

Celle-ci courut un jour en jouant dans les environs du château, où elle cherchait des fleurs et poursuivait les papillons et les scarabées ; mais elle s'enfonça peu à peu, de plus en plus dans la forêt, et ne pensait nullement au retour.

Le seigneur du château était absent ce jour-là.

Mais lorsqu'il revint, sa première pensée fut de demander sa petite fille...

Elle n'était plus au château.

De mortelles angoisses s'emparèrent alors du malheureux père ; il se mit à la recherche de sa fille avec tous ses valets parcourant et fouillant la forêt. Mais c'est en vain !

Ils cherchèrent jusque bien avant dans la nuit,

et ils n'épargnèrent ni eux ni leurs chevaux... et pourtant ils ne trouvèrent point l'enfant !

Le père était assis désolé dans son château.

Mais pendant qu'il croyait la petite perdue ou dévorée par quelque bête féroce, elle était au contraire à l'abri.

Lorsqu'elle se fut enfin bien fatiguée, en courant longtemps çà et là, elle arriva dans une prairie où il y avait de belles fleurs.

Elle en remplit tout son petit tablier, s'assit sous un arbre ombragé et tressa une belle couronne.

Dans sa naïve sécurité, elle ne pensait plus à son père inquiet ; mais elle se réjouissait au spectacle du beau ciel bleu, du soleil brillant et de la magnifique forêt dans laquelle bondissaient çà et là des chevreuils et des cerfs et voltigeaient de nombreux oiseaux au doux ramage !...

Enfin lorsque le soleil baissa et disparut derrière l'horizon, la petite pensa au retour.

Elle se leva, prit sa couronne et chercha un chemin pour retourner au château paternel.

Mais, hélas ! n'y avait ni chemin ni sentier ! et elle était là, seule, au milieu de la forêt et ne savait que faire.

Elle était encore incéce, lorsque, fort à propos, un vieux charbonnier vint à passer par là.

Il ne vit pas sans étonnement la belle enfant ornée des fleurs de la prairie.

— Qui es-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il ; et d'où viens-tu ?...

— Je suis la petite fille de *mon papa*, répondit l'enfant ; j'ai cherché des fleurs et j'ai poursuivi des papillons.

— Mais quel est le nom de *ton papa* ? et où demeure-t-il ! continua le charbonnier ; je te conduirai chez lui.

— *Mon papa* se nomme *papa*, et il demeure dans les montagnes. Conduis-moi chez lui, brave homme, pria l'enfant en lui prenant les mains.

Mais il y avait beaucoup de chevaliers dans cette contrée, et le charbonnier, qui ne pouvait plus rien tirer de l'enfant, dut se contenter de la prendre avec lui et d'attendre.

Le lendemain, l'enfant courut de nouveau sur la belle prairie cueillir des fleurs et tresser une nouvelle couronne ; et ce fut là que les écuyers de son père la trouvèrent enfin, une couronne inachevée à la main.

Ce fut avec transport qu'ils saluèrent et reçurent l'enfant, qu'on croyait déjà morte ; et la petite les conduisit chez le vieux charbonnier qui l'avait accueillie avec tant de bonté.

Ils retournèrent avec lui au château, et, avec des larmes de joie, l'heureux père embrassa son enfant chérie !

Jusqu'alors le château du chevalier s'était appelé Finsterbourg ; mais depuis cette aventure on le nomma la *Querstenbourg*, parce que les écuyers avaient trouvé la petite fille avec une couronne à la main, et dans ce temps on appelait les couronnes : *quersten*, en allemand.

L'enfant avait apporté la couronne et elle fut, en souvenir, conservée comme une relique.

Le chevalier donna au charbonnier la belle prairie sur laquelle on avait trouvé la petite fille.

En outre, il ordonna qu'une fête populaire pour tous ses vassaux serait célébrée, chaque année, en signe d'allégresse et de reconnaissance.

On attachait alors une couronne au plus haut chêne qu'on pût trouver, et on se réjouissait avec des chants et des danses.

Depuis longtemps les murs du château sont tombés en ruines, les tours se sont écroulées, et de l'ancienne famille des chevaliers de *Querstenbourg* à peine le nom est resté. Mais aujourd'hui encore la fête commémorative est célébrée.

Le troisième jour de la Pentecôte, les jeunes gens du village de *Querstenbourg* amènent le plus grand chêne qu'ils ont trouvé dans la grande forêt.

Une foule innombrable de joyeux spectateurs les accompagnent au son des trompettes et des cornets.

En haut, sur le sommet de la montagne qui domine les ruines du château, on dresse l'arbre, qu'on a déjà débarrassé de ses principales branches, et l'on attache à une traverse une couronne de la grandeur d'une roue de voiture.

Alors tous s'écrient : La couronne pend ! (*Die Querstehangt !*)

Et chacun danse autour de l'arbre avec une gaieté folle.

Après quelques heures de ce plaisir, la multitude rassemblée, descend en procession à *Querstenbourg* au son de la musique ; et ici la fête finit avec un service solennel à l'église.

Mais il faut que le chêne, qu'on vend après la fête, pour en couvrir les frais, reste dressé sur la montagne jusqu'à ce qu'une nouvelle fête ait lieu, l'année suivante.

ARMAND SAVAËTE.

LA VIE DU PÈRE TIRELIRE

Avec les Aventures d'un Crocodile

IV

(Suite.)

Baptiste ne tarda pas à revenir de la cave avec deux bouteilles dont la noble possèdait témoignait de la vieillesse du liquide. M. de Lavardens en versa un demi-verre au briquetier, et lui-ci, dès les premières gorgées, fit claquer sa langue d'une manière significative. Bientôt ses narines s'ouvrirent au fumet appétissant du poulet que Jeanneton venait de servir.

— Mangez-moi cette aile, dit M. de Lavardens, et buvez encore un coup. Comment trouvez-vous ce petit vin ?

— Tirelire ! c'est de l'élixir de longue vie !

— Vous le trouvez bon ? tant mieux ! Baptiste, vous en parterez quelques bouteilles chez le père Tirelire, ça le remettra en santé.

Le briquetier se laissait faire ; il ne savait que répondre à ce flot de paroles.

— Maintenant, parlons du but de votre visite ; je parie que vous êtes venu pour tirer vengeance d'un certain crocodile...

— Moi, jamais ! balbutia le briquetier.

— Avouez donc que vous lui en voulez ; ne s'est-il pas échappé de sa caisse, et cela sans vous prévenir ?

— J'avoue que je n'ai pas été prévenu.

— J'en étais sûr ! Eh bien ! venez lui dire votre façon de penser.

Et, prenant le briquetier par le bras, il le mit en présence de l'amphibie.

— Le reconnaissez-vous, ce mauvais plaisant ?

— Si je le reconnais ! Pauvre bête ! fit le briquetier, je ne t'en veux pas !

— Vous êtes donc philosophe, père Tirelire ?

— Ne le croyez pas.

— Je vous croyais philosophe.

— Quand il n'y a pas d'argent, adieu la philosophie, tirelire !

— Et vous voudriez en gagner, de l'argent ?

— Monsieur de Lavardens, poursuivit le briquetier d'un ton pénétré, l'héritage paternel va être vendu, et je n'ai plus de pain dans l'armoire. Je me sens capable de tout entreprendre pour qu'il me soit donné de mourir sous le toit du père Champsecret.

— Bravo ! père dit, père Tirelire ! Vous n'avez pas renoncé à votre projet de courir la foire, n'est-ce pas ? Non, vos yeux me le disent assez. Baptiste !

Le serviteur se présenta.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire : vous n'êtes plus à mon service ; vous êtes désormais au service du père Tirelire.

— Du père Tirelire ? demanda Baptiste étonné.

— Eh oui ! du père Tirelire ! quoi d'extraordinaire à cela ? Vous le suivrez partout où il voudra bien vous conduire. Je mets à sa disposition un cheval et un véhicule, et il emportera le crocodile. Père Tirelire aidez-moi à mettre l'animal dans sa caisse neuve, et remarquez que je ne l'escamote pas.

— A quelque chose malheur est bon ! s'écria le briquetier. Monsieur de Lavardens, je ne m'appartiens plus...

— C'est vrai, vous appartenez dès aujourd'hui à l'illustration et à l'histoire. A quand votre départ ?

— Mais il me faudra quelques jours...

— Nécessaires aux apprêts de votre voy-

age, c'est juste. En attendant, prenez ces quelques écus pour vos premiers frais.

Le briquetier se crut le jonet d'un de ces rêves qui l'avaient poursuivi pendant sa maladie ; mais le rêve était couleur de rose.

On mit le crocodile dans sa boîte et on le calenassa.

— Prenez cette clef, dit M. de Lavardens, elle est à vous ; vous seul aurez le droit d'ouvrir la porte au prisonnier. Maintenant, tenez-la et au revoir !

Le briquetier prit congé de M. de Lavardens et gagna son logis, escorté de Baptiste chargé d'un panier de vin.

— Femme, s'écria-t-il en arrivant, à genoux ! remercions le bon Dieu qui a eu pitié de notre pauvre maison.

V

HISTOIRE D'UN PEINTRE INCONNU.—LA PATRIE ! — LE CHEF-D'ŒUVRE.

Comme le père Tirelire se livrait à toute la joie de son âme, il aperçut un peintre qui peignait la briqueterie.

— La Providence complète son œuvre, se dit-il, c'est elle qui nous envoie un peintre !

Il s'approcha sur la pointe des pieds et se mit à examiner le travail. Il trouva l'œuvre bonne sans doute, car il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! c'est bien là ma briqueterie !

L'artiste se retourna et dit :

— Vous trouvez, père Champsecret ?

— Monsieur me connaît donc ? demanda le briquetier surpris.

— Oh ! depuis longtemps déjà.

— Monsieur est donc du pays ?

— De ce village même.

— C'est drôle, je ne vous remets pas.

— On a voyagé, et les voyages vous changent toujours un peu. Vous souvient-il de Mathieu Coupil ?

— Quoi ! vous seriez le fils de votre père ?

— Comme vous le dites fort bien. Je suis Pierre Coupil.

— Je vous ai vu tout petit, monsieur Pierre.

— Et maintenant me voilà grand et bien vieilli.

— Qu'êtes-vous donc devenu ? vous êtes parti pour un pays lointain à ce que j'ai entendu dire.

— Pour Paris, et, Dieu merci ! m'en voilà revenu.

A ce mot de Paris, le père Tirelire se redressa.

Une digression est ici nécessaire. Le nom de peintre reviendra dans cette histoire ; il nous paraît utile de jeter un coup d'œil sur son passé.

Pierre Coupil revenait, en effet, de Paris. Il avait eu aussi son ambition ; il avait rêvé la gloire et la fortune. Il partit, léger d'argent, riche d'illusions. Il lui sembla que la diligence l'emportait vers un pays où il n'y avait qu'à tendre la main pour saisir le bonheur. On y encourageait le talent, on y couronnait le génie. Comme tant d'autres, il n'y trouva que la misère et la désillusion. Il ne perdit pourtant pas courage ; il travailla du matin au soir, et malgré tout, le fervent apôtre manqua souvent de pain, et se vit réduit, pour vivre, à sculpter des manches de parapluie.

On se dispute aujourd'hui ces suaves têtes de femmes, ces fruits aux feuilles délicates, ces museaux de chiens fins et alertes, toutes ces sculptures où Pierre avait mis son esprit sûr et cette touche délicate du maître. Ces chefs-d'œuvre, il les avait vendus pour un morceau de pain.

Il se dit alors que la gloire coûtait trop

cher, qu'il reviendrait au pays natal chercher la santé perdue.

Le bâton du pèlerin à la main, il se mit en route, pauvre, mais l'espérance au cœur. Chemin faisant, il dessina les vieilles tours et les chaumières agrestes, et paya de son talent les aubergistes, heureux d'abriter un peintre parisien. Il fit ainsi deux cents lieues, et Dieu voulut qu'il saluât le clocher de son village, où il fut reçu à bras ouverts, par des parents qui ne l'avaient pas oublié.

Et voilà comment le père Tirelire put admirer, la première fois de sa vie, une belle peinture.

— Vous revenez de Paris ! fit le briquetier avec admiration.

— De Paris même !

— De Paris ? Ça doit être beau !

— Oh ! superbe !

— Tirelire ! un jour peut-être y ferai-je un voyage !

— Eh quoi ! demanda l'artiste étonné, vous auriez aussi votre grain d'ambition, père Champsecret ?

— On a ce qu'on a, dit sentencieusement le briquetier.

Le peintre le regarda entre les deux yeux. Il ne comprenait pas bien.

— Au fait, poursuivit Pierre, pourquoi n'auriez-vous pas votre ambition ?... j'ai eu la mienne, moi !

— Sans vous couper, monsieur Coupil, dit d'un air malin le père Tirelire, voulez-vous me permettre une petite critique sur votre tableau ?

— Comment donc ?

— C'est notre lavoir que vous avez fait là ?

— J'ai voulu faire votre lavoir.

— Eh bien ! à ce lavoir il manque quelque chose.

— Des canards ? je gage !

— Pas le moins du monde.

— Des laveuses, peut-être ? Je parie pour les laveuses.

— Vous perdriez, monsieur Coupil.

— Veuillez alors me dire ce qui manque à mon lavoir.

— Un crocodile, tirelire ! un crocodile sortant de l'eau, la gueule ouverte et l'œil menaçant.

Pour le coup, Pierre se dit que le briquetier avait perdu la tête.

— Vous vous dites que je suis fou, n'est-ce pas, monsieur Coupil ? avouez.

— Ma foi ! père Champsecret...

— Père Tirelire, si ça vous est égal.

— Père Tirelire, soit.

— Eh bien ! écoutez le père Tirelire quelques minutes, et vous vous prononcerez après.

Alors il raconta comment il avait été trompé par le cordonnier Giraud, et comment il était devenu le cornac d'un crocodile. Il parla avec chaleur de ses projets de voyage et de son espoir de racheter un jour l'héritage de son père.

— Mais une chose manque à mes projets, dit-il en terminant son récit.

— Et cette chose ?

— Vous ne devinez pas ?

— Ma foi ! non.

— Eh parbleu ! une toile, une grande toile où mon crocodile serait représenté sortant de l'eau. C'est ça qui m'amènerait du monde !

— Père Tirelire, vous êtes un homme de génie, je travaillerai certainement un jour à votre statue.

— L'idée n'est pas de moi, monsieur Pierre.

— Tant pis !

— Elle est de M. de Lavardens, chez qui je vous donne rendez-vous. Vous êtes le peintre que nous cherchions.

Le lendemain, le peintre et le briquetier

se trouvèrent chez le propriétaire du crocodile.

Incemment l'artiste se mit à l'œuvre; huit jours après, la toile était rendue. Pierre avait fait un travail de géant.

M. de Laverdens et le père Tirelire poussèrent à la fois un cri d'admiration.

Pierre avait peint un désert de sable se déroulant à l'infini. Au lointain se dressaient les Pyramides; ça et là des sphinx mystérieux sortaient à moitié du sable, parmi quelques maigres palmiers dont les feuilles semblaient s'entre-choquer sous un vent brûlant. Cette nature tourmentée s'harmonisait merveilleusement avec le tableau qu'on avait sous les yeux. Sur les bords du Nil, un crocodile poursuivait deux chasseurs; l'un deux, pareil à l'Adamson de M. Méry, avait escaladé un palmier; l'autre, la carabine à l'épaule, ajustait le monstre droit à sa gueule béante.

Rien ne retenait plus le père Tirelire; il attendit la veille du dimanche suivant, pour embrasser sa femme et faire ses adieux à M. de Laverdens.

Il se mit ce jour-là en route et traversa majestueusement la ville, assis sur le devant de la charrette, en compagnie de l'excellent Baptiste.

VI

L'AUBERGE DES "TROIS BOITEUSES".—DEUX MARTEAUX ET UNE TÊTE DE FEMME

Nos deux voyageurs s'arrêtèrent à trois lieues environ de leur départ, dans une auberge, pour y passer la nuit. L'hôtellerie en question, située non loin d'Auch, la ville gasconne par excellence, vous intéressera tout d'abord par son enseigne. On y peut encore lire :

A LAS TORTOS, BON LOGIS.

Traduisez : *Aux Boiteuses*, bon logis.

De génération en génération, en effet, des boiteuses vous y servent le fin poulet sauté et l'excellent vin de l'endroit.

Je n'expliquerai pas cette claudication héréditaire; je constate le fait.

Après le souper, fait en nombreuses compagnie, les deux voyageurs, devant se mettre en route de grand matin, furent se coucher.

Or, pendant qu'ils dormaient du sommeil du juste, un individu se glissa du côté de l'écurie où on avait remis le crocodile. C'était au contenu de la boîte qu'on en voulait. L'individu sonna la caisse et mit la main sur le cadenas. Un petit cri de lime se fit entendre et le cadenas ne tarda pas à être enlevé. Le hardi compagnon n'était pas au bout de ses peines; le couvercle était cloué. Notre homme prit un ciseau, l'introduisit entre le couvercle et la caisse, et appuya fortement; le couvercle craqua, et aussitôt deux voix se firent entendre : " Au voleur ! au voleur ! C'était le père Tirelire et Baptiste qui, réveillés en sursaut, couraient à l'écurie. Au moment où ils en franchissaient la porte, Baptiste fut renversé d'un croc-en-jambe, et le père Tirelire d'un coup de poing en pleine poitrine. Toute la maison était déjà sur pied on chercha partout, mais inutilement, le voleur avait disparu.

Le briquetier, on le pense bien, n'eut plus envie de dormir. Il se coucha, pour plus de sûreté, sur la caisse, attendant le jour avec impatience.

Dès l'aube, ils se remirent en route, et ne tardèrent pas à voir, à l'horizon, les tours de Notre-Dame d'Auch. Elles se détachaient sur le ciel limpide, et un joyeux carillon s'en échappait, pareil à une troupe d'oiseaux chanteurs.

À leur arrivée, ils louèrent un local sur la place royale, et déroulèrent à l'entrée l'immense toile, l'œuvre de Pierre Coupil.

Auch est une ville très-pittoresque, vue surtout du côté de la rivière qui coule au bas de la colline sur laquelle elle est bâtie. Les maisons, entremêlées de jardins, s'y étendent en amphithéâtre. Dans ces jardins, que le soleil caresse de ses premiers rayons, les Auscitains récoltent une poire très-connue des gourmets. Allez-y goûter, et vous m'en direz des nouvelles. Si vous êtes amateur des grandes et belles choses, vous visiterez les vitraux et les sculptures de l'église métropolitaine. Parmi toutes ces sculptures, je me rappelle une admirable tête de femme. Deux diabolins, armés de marteaux, sont occupés à frapper sur cette tête. Expliquez qui voudra ce symbole; je ne voudrais pas être accusé de manquer de galanterie.

Ceci étant dit entre parenthèses, revenons à notre cher père Tirelire.

Tandis qu'il débitait aux spectateurs le discours que nous connaissons, deux individus, dont l'un, taillé de géant, dépassait ses voisins de toute la tête, s'entretenaient avec mystère.

" L'heureux coquin, fait-il de l'argent avec son crocodile, disait l'un, et moi qui croyais, quand j'ai voulu forcer la caisse, qu'elle contenait des marchandises ! C'est égal, ce crocodile vaut son pesant d'or.

— Ne le perdons pas de vue.

— Attachons-nous à ses pas.

— Et suivons-le...

— Jusqu'au bout du monde."

Sur ce, les deux individus se perdirent dans la foule.

Décidément, ce malheureux crocodile était voué aux aventures.

Le lendemain, à la suite d'une délibération approfondie entre Tirelire et Baptiste, il fut décidé qu'on irait à Bordeaux en passant par Agen. On plia donc bagage, et notre héros crut, avant son départ, devoir s'attacher deux amis, deux pistolets qu'il mit à sa ceinture.

VII

ATTAQUE A MAIN ARMÉE.

Ils étaient tous les deux assis sur leur charrette, laissant aller le cheval d'un pas tranquille.

Le briquetier on le sait aimait à faire des réflexions. Au temps où il travaillait dans sa briqueterie, il trouvait le moyen de causer avec son cheval. " Allons, mon brave, lui disait-il, tu ne marches pas; aurais-tu envie de dormir? je t'avais pourtant fait une bonne litière. Tu es le fils de mes entrailles. Si jamais je fais un héritage, tu ne feras plus rien tirelire ! Allons, un peu de courage dans les jambes ! " Ainsi causait-il tout le long de la journée.

Baptiste, au contraire, était une de ces natures taciturnes qui vous répondent par un oui où par un non.

Le père Tirelire regarda ce dernier sous le nez, mais Baptiste resta impassible.

" C'est tout ce que vous dites ? demanda-t-il.

— Oui.

— Que voyez-vous, là-bas ?

— Où ça, là-bas ?

— Dans le ciel.

— Voulez-vous parler de ce nuage noir ?

— Justement. Eh bien ! avant qu'il soit un quart d'heure, nous allons avoir un orage. Je m'y connais."

Le nuage ne tarda pas, en effet, à s'étendre noir et menaçant, et bientôt un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, illumina l'espace.

Le père Tirelire et Baptiste firent le signe de la croix.

Un second coup de tonnerre se fit entendre et de grosses gouttes d'eau commencèrent à tomber.

" Nous allons être trempés jusqu'aux os, dit le briquetier; si nous nous mettons à l'abri sous ces grands arbres ? Mais j'oubliais que le feu du ciel tombe sur les arbres élevés. Que faire ?

— Continuer sa route," dit Baptiste.

On arriva à un endroit où la route était bordée d'arbres épais, le tonnerre, pour la troisième fois, fit entendre un grognement sourd. Au même instant, un halte-là ! fut poussé, et deux individus, armés de gourdins, se précipitèrent à la bride du cheval.

" Votre crocodile ou la vie ! " dit l'un, grand gaillard taillé en Hereule.

Et il chercha à escalader la charrette, le gourdin au poing.

" A moi ! Baptiste ! " cria le père Tirelire, en lui passant un de ses pistolets, et de l'autre il fit feu sur l'assaillant.

Le Goliath tomba en disant : " Je suis mort ! "

Le confrère ne jugea pas à propos de continuer l'escalade; il lâcha la bride, et s'esquiva à travers les arbres.

Au bruit du coup de feu, le cheval prit le mors aux dents et emporta nos deux voyageurs. Après une course désordonnée de près d'une demi-heure, il s'en fut donner dans un buisson, où force lui fut de rester. Le premier soin du père Tirelire fut de regarder si le crocodile n'avait pas quelques côtes brisées; à sa grande satisfaction, il trouva l'animal intact.

" Dieu soit béni, dit-il mon enfant se porte bien ! Maintenant faisons notre devoir de bon chrétien; revenons sur nos pas perter aide à ce pauvre diable, qui sans doute se meurt.

— Avant tout, dit Baptiste, remettons la charrette sur la route."

Baptiste flatta de la main le cheval, et le père Tirelire poussa à la roue. Le cheval, aussi bonhomme au fond que ses deux conducteurs, comprit qu'il avait eu tort de s'emporter ainsi; il tira de son mieux, et la charrette fut bientôt sur le chemin.

Ils revinrent sur leurs pas; mais c'est en vain qu'ils cherchèrent l'individu sur lequel on avait fait feu, il avait disparu. Ils continuèrent leur route, l'esprit préoccupé, car ils entrevoyaient dans l'avenir de nouvelles embûches.

VIII

LE POÈTE COIFFEUR

On arriva pourtant sans encombre à Agen, la célèbre patrie des prunes de ce nom.

" Où descendons-nous ? demanda Baptiste. — Tenez, dit père Tirelire, voici justement une auberge; l'enseigne en est de bon augure, ma foi ! Voyez : *A la Providence* ! "

On remisa à la Providence, et le père Tirelire s'en fut par la ville pour voir où il pourrait caser son crocodile.

Or, pendant qu'il parcourait la promenade du Gravier, il avisa la boutique d'un coiffeur. Il se souvint que sa barbe était longue, et qu'un menton fraîchement rasé hausse de beaucoup un physique.

Il entra dans la boutique.

Un bel homme était là, accoudé sur une chaise. Il avait de longs cheveux noirs, des yeux noirs et doux, une allure pleine d'aisance; l'*Apollo comatus* antique, moins la couleur de la chevelure.

Ce ne pouvait être le perruquier.

" Le perruquier, s'il vous plaît ? demanda le père Tirelire.

—C'est moi," dit le personnage accoudé. Le briquetier se dit qu'il n'oserait jamais livrer son menton à un pareil coiffeur.

"Donnez-vous la peine de vous asseoir, continua le personnage; voulez-vous que je vous rase, ou bien que je vous dise quelques-uns de mes nouveaux vers? Vous êtes chez Jasmin, le poète perruquier."

Le père Tirelire était en effet chez Jasmin, l'immortel auteur de tous ces poèmes merveilleux que chacun sait par cœur dans notre belle et poétique Gascogne. Puissance de la poésie! il a fait d'un idiome abrupte une langue aussi harmonieuse que celle de Pétrarque! Ne vous étonnez pas si Auch lui a versé du vin dans une coupe d'argent, si Agen lui a tressé une couronne d'or: Jasmin est le *diou* de la Gascogne.

Le père Tirelire ne connaissait pas Jasmin. Ne lui en veuillez pas; il avait été aussi relié à sa briqueterie que le mollasque l'est à sa coquille. Le mot de poète était pour lui vide de sens. Autant aurait-il valu lui parler des hiéroglyphes des monuments égyptiens. Aussi ne répondit-il pas à la question de Jasmin.

Jasmin se mit alors à savonner le menton du briquetier.

"Monsieur le coiffeur, dit le père Tirelire quand il eut sa barbe faite, je suis briquetier de mon état, et montreur de crocodile par occasion. Ne pourriez-vous m'indiquer, aux environs de votre boutique, un local où je puisse dresser mes tréteaux?"

Un poète ne s'étonne de rien. Jasmin aime les âmes naïves et hardies. Tirelire lui plût; il écouta son histoire, il improvisa pour lui une pièce de vers.

Nous regrettons de ne pouvoir le donner au lecteur. Nous avons écrit à cet effet au père Tirelire, qui nous a fait répondre que tous les exemplaires avaient disparu, qu'il avait toujours eu fort mauvaise mémoire et qu'il ne s'en souvenait que comme d'une belle musique, c'est-à-dire fort vaguement.

Le lendemain le père Tirelire amena le crocodile.

Inutile de dire que, grâce aux vers du poète, l'animal eut un immense succès. Mais comme tout succès a une fin, il dut un jour plier bagage et prendre congé du poète.

IX

D'AGEN A BORDEAUX.—MAITRE BARBASTE

Il s'embarqua pour Bordeaux avec Baptiste, après avoir eu le soin de confier le cheval et la charrette à un roulier de leur connaissance.

Assis sur le pont du bateau à vapeur à côté du crocodile, le briquetier s'émerveillait à la vue de ces rivages couronnés d'arbres et égayés de maisons blanches. Pour la première fois de sa vie, il se sentait vivre au milieu de tous ces passagers. On s'arrêtait, de temps à autre, aux stations où l'on devait prendre les voyageurs; le son clair de la cloche les avertissait du passage du bateau. Les habitants riverains profitaient de ce moment pour vendre leur denrées, raisins figues et pêches, gâteaux appétissants. Comme il leur est défendu de monter sur le bateau, ils usent d'un stratagème: ils casent tout simplement leurs produits dans un filet; lequel filet est attaché au bout d'une longue perche; vous n'avez qu'à puiser dans le sac. L'esprit gascon est encore là. Ce manège là amusa fort le père Tirelire.

Tout d'ailleurs l'étonnait dans ce voyage nautique, jusqu'à la fumée qui se déroulait en flots de soie sur l'azur du ciel. Puis c'était le clapotement des flots et le large sillage qui faisaient danser les barques voisines.

Que la briqueterie, qu'il regrettait naguère

lui paraissait mesquine en ce moment! Parlez-moi de ces riches rivages, de ces villes qu'on salue en passant, de tout ce monde qui jase et rit! Au fait, la briqueterie était froide en hiver et trop chaude en été. Ce maudit tourniquet ne lui avait-il pas tué ses meilleurs chevaux? n'avait-il pas assez donné de ses sueurs à ce champ d'où il extrayait la glaise?

Il fut tiré de ses réflexions par un individu qui lui frappa sur l'épaule.

Le père Tirelire regarda l'homme; il ne l'avait jamais tant vu.

(A suivre.)

Le 10 décembre prochain LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS commencera la publication du magnifique roman d'Emile Richebourg "L'IDIOTE." Comme le tirage en sera limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien de se hâter de souscrire, pour être plus sûr de ne pas le manquer.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS
(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant lundi, 30 Novembre,
Matinée Mercredi et Samedi,

Mademoiselle MARION ELMORE

AVEC UNE SUPERBE COMPAGNIE

Jouera dans le Grand Mélodrame Anglais

UN MILLE A LA MINUTE

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 30 NOVEMBRE,
Après-midi et soirée.

La Compagnie de LESTER & WILLIAMS

Dans la fameuse comédie intitulée

ME AND JACK

Excellente troupe de variétés, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LA COMPAGNIE DE WEBER & FIELD.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SURCEL.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

20,889 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

POUR LES VERS

— LES — CRÈMES de CHOCOLAT DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

F. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

AVEZ-VOUS BESOIN
D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES
AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX de MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonsnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,
No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil
MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons
A BON MARCHÉ
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00.

M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SÉLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—Paris: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de **médecins distingués** attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1882.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "**LA PRESSE**,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.